

La vie est un roman à rebondissements. Post-scriptum à suivre...

Cinq auteurs se souviennent d'un passé proche ou lointain, et convoquent le mystère, l'effroi et la nostalgie.

Un silence d'environ une demi-heure, de Boris Schreiber, le Cherche-Midi Editeur, 1028 pages, 179 francs.

Plus de mille pages pour raconter sa vie, cela peut sembler insurmontable. Une fois engagé dans le livre de cet écrivain juif né à Berlin de parents russes, on n'y pense plus. Boris Schreiber écrit avec passion, vigoureusement, attentif à ne pas rater un maillon de la chaîne. Celle-ci part de sa naissance en 1923 pour aboutir en 1944, et le mènera de Paris à Marseille et de Marseille à Paris. La vie d'un fils d'émigré n'est pas des plus aisées. Boris doit combattre sur deux fronts : l'obligation de parler russe avec ses parents ; tenir son journal intime en français, qu'il nommera *Diary*.

Il doit aussi acclimater ses habitudes russes aux coutumes françaises. A l'École alsacienne, où il entre en 1936, il s'efforce de se faire aimer de ses camarades, de se faire respecter, de ne pas se laisser pousser dans la marge. En outre, Boris doit participer aux tâches domestiques, partager équitablement sa vie entre un père souvent retenu par ses affaires et une mère qui l'adore. Elle lui prédit le destin d'un écrivain de génie. Ce qu'il voit et entend autour de lui le ravit, l'étonne, parfois le plonge dans une longue méditation. Il veut saisir la vie, la comprendre, s'habituer à ce monde français, familial et étrange à la fois.

Ce n'est pas un des moindres mérites de cette fresque, proche par son rythme des romans de Raymond Guérin, de nous faire participer au lent mûrissement d'un adolescent ; il faudrait presque parler d'infusion. Boris écrit en ayant le sentiment de ne pas toujours parvenir à transcrire exactement ce qu'il éprouve. Lorsqu'enfin il estime avoir accompli une œuvre, il la soumet au maître d'alors, André Gide. Celui-ci encourage le jeune homme à persévérer.

En vingt ans Boris Schreiber aura traversé les bouleversements sociaux, l'Occupation, la défaite allemande. Le plus frappant dans cette autobiographie romancée, c'est la petite chose frivole à partir de laquelle le souvenir remonte à la mémoire. Un mot bizarre, une expression, un refrain à la mode par la bouche de Maurice Chevalier, de Jean Sablon ou de Suzy Solidor. Ce sont les madeleines de Boris. Peu en regard de son irrésistible envie d'écrire, d'aimer, d'écrire encore, d'être publié, d'être reconnu. Il tend vers l'absolu, la perfection. En deux mots, il veut qu'on le considère comme un écrivain véritable et unique en son genre.

Boris Schreiber n'a pas écrit un banal roman de formation. Il prend le lecteur à témoin à chaque étape de sa vie, même les plus humbles. Peu à peu son caractère se trempe, il acquiert une totale maîtrise de l'écriture. Il n'est pas exagéré de dire que ce livre est l'aboutissement d'une vie et une authentique réussite.

Alfred Eibel